

PHYSIONOMIES DE MOT. À PROPOS DE L'ARTICULATION PHYSIOGNOMIQUE DES SIGNIFIANTS MATÉRIELS

Stefan VOLKE
CSS Freiburg i. Breisgau

RÉSUMÉ

L'impression auditive qualitative ne peut être inférée de données physio-articulatoires, physico-acoustiques et neurophysiologiques. En alternative aux paramètres phonétiques établis, l'article cherche à mettre à profit les rapprochements tentés par Gerold Ungeheuer avec les acquis de la Ganzheitspsychologie et de la psychologie de la Gestalt, pour proposer une description qualitative des entités sonores du langage. La mise en évidence de principes gestaltistes dans la perception des mots conduit, par-delà le concept bühlérien de physionomie acoustique [Klanggesicht], aux phénomènes de modélisation iconique du signifiant matériel [Zeichenkörper] analysés par Heinz Werner.

ABSTRACT

The qualitative auditory impression cannot be inferred from physiological (articulatory), physical (acoustic) and neurophysical data. Alternative to the established phonetic parameters an effort will be made to make Gerold Ungeheuer's attempt at aligning with the evidence of holistic psychology and gestalt psychology fruitful for a qualitative description of linguistic sound units. Uncovering gestalt principles in word detection leads via the concept of the sound face ("Klanggesicht", Karl Bühler) to the phenomena of iconic modeling of the sign (Heinz Werner).

1. LE PROBLÈME DES ATTRIBUTS AUDITIFS

En phonétique auditive, la description des unités sonores les qualifie de *claires* et de *sombres*, le cas échéant d'*aiguës* et de *graves* (ou encore de *légères* et de *profondes*). On se comprend sans problème lorsqu'on recourt à ces qualificatifs, et intuitivement chacun sait parfaitement à quel aspect de

l'impression auditive il est fait référence. Toutefois, dans la conception usuelle de l'organisation perceptive, lorsqu'on évoque la clarté, l'acuité ou la profondeur, ces qualités ne concernent pas des impressions acoustiques, mais optiques ou, le cas échéant, tactilo-haptiques. Ordinairement on ne voit rien de clair ou de sombre dans une qualité de son, et la recherche visuelle ou tactile de quelque chose d'aigu ou d'émoussé n'est en principe guère prometteuse pour l'analyse du son. Il en va de même de l'impression de poids ou de légèretés auditifs¹. La question se pose de savoir à quoi il est fait au juste référence lorsqu'on évoque ces propriétés qui semblent employées par synesthésie dans un domaine qui n'est pas le leur. La lecture cursive de lexiques spécialisés de phonétique et de linguistique générale, de manuels et d'ouvrages d'introduction, montre que, dans le domaine auditif et segmental, ce champ d'études est largement négligé, ou encore évité en raison du caractère insuffisamment objectif ou objectivable des phénomènes². L'intérêt scientifique porte en priorité sur les données physio-articulatoires, physico-acoustiques, et neurophysiologiques.

Ces données fournies par la mesure technique ne permettent toutefois pas d'inférer ou de déduire l'expression auditive phénoménale, la manière particulière dont un son verbal se présente qualitativement à un auditeur. Nous avons besoin d'une description phonétique qui rende compte de ce fait, et qui place au centre de la description phonétique les catégories de l'impression auditive phénoménale produite sur l'auditeur.

Pour le phonéticien et théoricien de la communication Gerold Ungeheuer, « l'une des plus grandes tâches de la phonétique [est donc de trouver] le moyen de décomposer le son verbal selon des *attributs auditifs*. [...] La question est la suivante : à quel vécu le son verbal est-il associé pour l'auditeur ? Qu'entend-t-il au juste comme son verbal ? De quelle manière le décompose-t-il et quelles propriétés y associe-t-il en le percevant ? » (Ungeheuer, 1971, 109)

En alternative à l'appareillage conceptuel établi en phonétique, Ungeheuer essaie de mettre à profit les acquis de la *Ganzheitspsychologie* et de la *Gestalt*^a pour proposer une description qualitative des unités sonores du

¹ On fera ici abstraction des cas relativement rares d'audition colorée, de toucher musical, etc.

² Ces caractéristiques font en revanche depuis longtemps objet d'une recherche dans le domaine de l'expression vocale. En ce qui concerne les travaux de Jakobson, Fischer-Jørgensen, Jerrentrup & Thürmann et Pilch dans le domaine auditif segmental. Cf. Volke (2007, 36 sv.).

^a Dans la littérature spécialisée, *Ganzheitspsychologie*, « psychologie de la totalité », sert tantôt d'appellation générique pour désigner un ensemble d'écoles que réunissaient un rejet commun de l'élémentarisme, tantôt pour désigner l'un de ces courants, distinct de la psychologie gestaltiste, notamment berlinoise. L'emploi qu'en fait ici l'auteur est généralement

langage. Pour l'essentiel ses réflexions sont à l'état de manuscrits fragmentaires et de notices et, sans doute en raison de leur caractère d'ébauche et de la mort relativement précoce de l'auteur, n'ont pas exercé d'influence fondamentale sur la théorisation phonétique. Dans les pages qui suivent, nous nous proposons de reprendre, et, pour autant que ce cadre le permet, de développer les rapprochements tentés par Ungeheuer. Le but de cet article est de remettre dans la discussion les résultats, aujourd'hui négligés, auxquels avaient abouti les recherches de Karl Bühler, Alfred Schmitt et Heinz Werner, et de montrer par là que le rôle central joué dans l'élaboration verbale par les principes gestaltistes, ainsi que la linguistique cognitive moderne l'a mis en évidence (cf. Ungerer & Schmid, 1996, 33 sv.), s'exerce également dans la perception des mots.

2. LES PROPRIÉTÉS DE TOTALITÉ ET DE FORME

Ungeheuer trace le programme d'une psychophonétique au centre de laquelle il place « la recherche des qualités et des complexes de qualités, les totalités et les formes (les *gestalts*) psychiques » (Ungeheuer, 1993, 80). Il se réfère par là aux facteurs de forme dans l'« image acoustique de mot », évalués par Bühler au début du 20^{ème} siècle :

1. La forme de la variation tonale de la séquence sonore, en l'occurrence la mélodie du mot.

2. La forme de la variation d'intensité de la série d'éléments.

3. Une forme globale temporelle, pourvue d'une longueur et d'une articulation temporelle déterminées, en vertu de laquelle sont rendus effectifs pour la conscience tant le nombre des séquences que leur longueur temporelle relative.

4. Peut-être également une forme globale qualitative, dans laquelle sont appréhendés l'alternance de bruits et de sons caractéristique du mot individuel, la répartition d'éléments équivalents dans la série et d'autres phénomènes analogues. (Bühler, 1909, 94 sv.)

En réactualisant la tentative théorique fondée sur la *Gestalt*, Ungeheuer remet en jeu toute une série de propriétés de forme et de complexe qui rendent davantage plausible et compréhensible la description synesthésique, à première vue non pertinente, d'unités sonores verbales. Ungeheuer relie les données fournies par Bühler sur les facteurs de forme dans l'image acoustique de mot et les trois types de propriétés, inférés notamment de la perception visuelle, que le psychologue gestaltiste Wolfgang Metzger a regroupés dans son panorama sur les résultats de la

moins historique. Selon les cas, le terme sera ici laissé en allemand ou traduit par un équivalent français. (Ndt.)

Ganzheitspsychologie et de la *Gestalt*. Selon Ungeheuer (1993, 18), ces propriétés semblent se vérifier également dans le domaine auditif :

« 1. La *Structure* ou le *complexe* (la “tectonique”). Entrent dans cette catégorie toutes les propriétés d’ordination et de constitution ; la forme spatiale ou la structure figurale ; le profil de luminosité et le profil chromatique, y compris celui de l’articulation et de la répartition des intensités ; le rythme, la mélodie ; la structure du déroulement lorsqu’il y a mouvements et changements. [...] »

2. La *qualité* ou la *conformation globale*. Entrent dans cette catégorie toutes les propriétés physiques, le « matériel », pour autant qu’il ne s’agit pas de qualités sensibles « simples », c’est-à-dire indépendantes du complexe [...]

3. Le “*caractère*” (*Wesen*) au sens large, dans la mesure où la nouvelle théorie de l’expression (chez Klages) ne l’applique pas seulement au vivant mais à tout ce que cette notion peut concerner d’une manière ou d’une autre et qui se distingue des « données objectives » que sont la structure et la conformation. Les propriétés essentielles (*Wesenseigenschaften*) regroupent toutes les propriétés physiognomoniques (*i.e.* de la physiognomie) ou d’expression. » (Metzger, 2001 [1941], 63 sv.)

D’après Ungeheuer (1993, 88), le premier groupe concerne les propriétés qui caractérisent la structure ou le complexe, en l’occurrence des structures temporelles qui se marquent dans le matériel phonique. Relèveraient de ce groupe les éléments gestaltistes de l’image acoustique de mot indiqués par Bühler. Quant au matériel sonore lui-même, il est selon Ungeheuer (*ibid.*, 18) éprouvé sous la forme de ses qualités matérielles. Dans ce second groupe, il est question de la substance acoustique, en l’occurrence « du matériel qui se manifeste psychiquement sous forme de *gestalt* ». À côté de « perçant » et de « creux », cela concerne des caractères comme « friction claire et sonore », « douce sonorité » etc. (*ibid.*, 89). Les trois domaines de qualité qu’on peut selon Ungeheuer distinguer l’un de l’autre dans la sphère auditive, la coloration sonore, l’intensité sonore et l’intonation, font partie de ce groupe.

Ungeheuer qualifie la troisième série de « propriétés de *gestalt* physiognomoniques ». Elles concernent des qualités fortement discutées et exposées au danger de malentendus, bien qu’« on ne puisse nier le rôle extrêmement important qu’elles jouent dans la vie quotidienne du langage » (*ibid.*, 18). Ungeheuer souligne que la problématique de ces qualités est étroitement liée aux questions de théorie générale de la perception, et se penche pour la circonstance sur la « physiognomonie verbale » du psychologue Heinz Werner (1932a). Ungeheuer néglige ici le fait que Bühler (1933), qui s’est livré à une analyse fouillée de la catégorie de l’expression, a ensuite, dans sa *Théorie du langage* (2009 [1934]), lui aussi défini l’image

acoustique du mot comme *physiognomie* [*Gesicht*]³ acoustique, attribuant ainsi la perception des mots au domaine des vécus physiognomoniques^b.

De nombreuses observations invitent à placer génétiquement les propriétés physiognomoniques avant les deux autres groupes et à les considérer comme en pratique dominantes dans la perception⁴. Selon Metzger, les propriétés physiognomoniques sont « dans le donné fourni par l'intuition sensible, la seule chose susceptible de faire impression sur nous, de toucher directement notre être propre » (2001, 64). Elles englobent des impressions, qui, sans se fonder sur un sens particulier, sont à considérer comme indépendantes et autonomes, à côté de l'audition colorée et d'autres formes primaires de liaisons entre les sensations.

« Ce n'est pas seulement dans les complexes ou dans les conformations matérielles déterminées globalement qu'une essence peut s'incarner, [...] mais aussi dans chaque qualité sensorielle simple. [...] Sur quoi se fonde cette correspondance de nature entre des gestalts données et des qualités sensorielles données, tout comme entre les qualités provenant de sens différents, nous l'ignorons encore pour le moment. [...] Mais il faut toutefois distinguer strictement entre de tels cas de correspondance de nature et la grande masse des « photismes » et autres, qui apparaissent plus ou moins au hasard et varient pour cette raison d'un individu à l'autre. [...] Certains domaines sensoriels semblent si prédéterminés à incarner une nature particulière qu'essence et qualité coïncident carrément : la « chaleur » pour la sensation de température, la « clarté » pour la vision, etc. En conséquence de quoi on a constamment soutenu l'opinion erronée que l'emploi des termes en question en dehors de ce domaine sensoriel serait "impropre" » (*ibid.*, 68 sv).

Pour décrire des propriétés de forme physiognomoniques comme le volume, la densité, le poids, la clarté ou l'activité, la recherche moderne sur la synesthésie reprend l'appellation de « qualités intermodales » forgée par Heinz Werner (1966, 278-303). On parle ailleurs, de façon comparable, de « caractères synesthésiques » (Schmitz, 1968, 51 sv.).

Dans la mesure où la sphère auditive demande à être verbalisée de manière appropriée à son domaine, nous avons donc affaire, au vu de la

³ Janette Friedrich a fortement attiré mon attention sur ce point.

^b En principe, l'allemand *Physiognomie* désigne, comme en français, la discipline et les propriétés qu'elle identifie dans la « physionomie », et non cette « physionomie » elle-même. Dans cet article, l'auteur emploie le terme *Physionomie*, qui renvoie simultanément aux deux niveaux, et qui est donc rendu selon les cas par l'un ou l'autre terme français. Quant à *Gesicht*, il signifie tout à la fois « visage » et aussi, plus généralement, « l'allure » ou la « physionomie ». La traduction française de la *Sprachtheorie* a donc opté pour ce dernier mot, plus conforme que *visage* aux emplois qu'en fait Bühler dans son livre. On observera toutefois que ce choix établit un lien lexical direct entre les deux notions, qui est absent en allemand. (Ndt.)

⁴ Metzger (2001, 70 sv., 311 sv.).

nature exclusivement synesthésique des attributs auditifs, à un tel groupe de propriétés physiognomoniques. La forme acoustique globale du mot et ses formes acoustiques partielles sont indissolublement traversées de propriétés physiognomoniques, une conclusion finale qui se trouve en outre confirmée par des enquêtes expérimentales sur la qualité de forme physiognomoniques des mots (*cf.* Wertheimer, 1960).

3. PHYSIONOMIE ACOUSTIQUE CONTRE CHAÎNE DE PHONÈMES

Afin de mesurer toute la portée de ce retour à la démarche théorique de la *Gestalt*, il est nécessaire de se remémorer un débat que le mouvement phonologique avait dû mener avant que les Instituts de linguistique ne consacrent sa victoire. Au cours des années trente, Bühler reformula sa conception et, dans plusieurs travaux⁵, exigea des phonologues regroupés autour de Nikolai N. Trubeckoj qu'ils prennent en compte le rôle des facteurs de forme dans la perception des mots, dont l'expérience démontrait le caractère central. À Trubeckoj et sa conception d'une « analyse associative » selon laquelle le mot était divisé en ses composants phonétiques, comparé avec les composants phonétiques des autres mots, et finalement reconnu par la différence des combinaisons phonétiques⁶, Bühler opposait une alternative en introduisant le concept de « physionomie sonore » ou de « physionomie acoustique », qui affirmait le caractère déterminant des aspects globaux dans le processus de reconnaissance, et posait que ce n'est pas seulement la décomposition en traits individuels qui assure l'identification :

L'appréhension physiognomonique du mot s'opère selon Bühler de façon comparable à la manière dont nous identifions les personnes dans la vie quotidienne :

« [...] je reconnais des centaines de mes proches à leur visage ou à leur stature, à des mouvements particuliers, ou encore à leur voix. Et, en termes conceptuels, ceci signifie que je les reconnais à un *complexe de caractéristiques* dont je n'ai pas à me préoccuper particulièrement, dans la mesure où c'est quasiment d'elles-mêmes qu'elles se manifestent à moi dans la communication et que je les retiens. Elles apparaissent en tout cas fréquemment sans qu'un découpage en éléments séparés puisse être mis en évidence. » (Bühler 2009, 420 [1934, 275])

Les caractéristiques globales et les qualités de forme par lesquels nous reconnaissons principalement les mots, se révèlent selon Bühler dans la « mélodie », c'est-à-dire « le contour intonatoire vocal du flux sonore », puis

⁵ *Cf.* Bühler (1931, 22-53; 1932, 95-122; 1934, 271-290 [2009, 416-436]; 1936, 162-169).

⁶ *Cf.* Trubetzkoy (1929, 39).

« l’empreinte rythmique » et « les ondes d’acuité et de saturation des voyelles » (*ibid.*, 430 [1934, 284]).

Dans ce débat, Bühler ne resta pas isolé. Indépendamment de ce dernier, le philologue Alfred Schmitt (1938) avait également formulé sa critique de la généralisation du modèle phonologique en faisant semblablement référence au rôle de la perception gestaltiste dans la reconnaissance des mots. Tout comme Bühler, il voyait dans les mots des *gestalts* familières, reconnues à leur conformation globale ou leur qualité de complexe. Et en accord avec ce dernier, il comparait les mots à des personnes que nous connaissons, et dont l’identification s’effectue prioritairement à l’impression globale qu’ils produisent. Tout comme dans le cas de la reconnaissance des mots, quelques particularités saillantes peuvent déjà, selon Schmitt, être fournies lorsqu’on les sollicite. Une analyse phonologique correspond toutefois, selon ses propres termes, à une « fiche signalétique de passeport », qui fournit certes une description suffisante de la personne, mais laisse perplexe le sujet qu’on interroge, car nous sommes généralement incapables d’indiquer « à quelles caractéristiques, nous reconnaissons finalement la forme de telle personne particulière et la distinguons de toutes les autres formes » (*ibid.*, 172). Introduisant par là un projet concurrent de la démarche phonologique, Schmitt (1936, 57-98) a développé le concept de « gestes sonores », lesquels représentent des liaisons entre les « formes acoustico-motrices » et les significations.

À l’occasion de cette controverse entre Bühler et Trubeckoj, Ungeheuer (1970, 73-86), qui ne connaissait manifestement pas les travaux de Schmitt, s’est efforcé de mettre en évidence deux différences fondamentales dans l’analyse du langage, dont la non prise en compte conduit à une extrapolation induite des résultats de l’analyse à la réalité du langage. À ses yeux, la critique de Bühler avait pour but de faire prendre conscience de ce problème.

Il s’agit de la différence entre le domaine de l’expérience communicationnelle de la langue, dans lequel cette dernière est donnée dans l’accomplissement de la communication, et le domaine de l’expérience linguistique observationnelle, dans lequel cette expérience ne s’actualise que par la manipulation qui y donne accès. Dans le premier domaine d’expérience, les

« individus [...] communiquent à l’aide du langage ; ils vivent ainsi la langue dans des conditions strictement déterminées ; ils réalisent des actes de communication et font par là un usage finalisé des moyens linguistiques dont ils disposent. » (*ibid.*, 73)

Dans le deuxième domaine d’expérience, ils

« observent des processus de communication entre d’autres individus, sans y être eux-mêmes impliqués et observent d’en haut, en restant en retrait, des

actes de communication spécifiques ; c'est dans des articulations extracommunicationnelles qu'ils identifient des régularités et des lois de phonétisation ; c'est par la répétition et l'entraînement qu'ils apprennent des paradigmes linguistiques, et c'est d'une manière analogue qu'ils se forgent un panorama du vocabulaire de langues étrangères. » (*ibid.*, 73)

Ungeheuer (*ibid.*, 74) marque terminologiquement cette différence en parlant d'un « rapport communicationnel » et « extracommunicationnel » au langage. Le phonème tel que Trubeckoj le conçoit est le fruit d'une approche extracommunicationnelle, d'une observation qui repose sur la manipulation, dans laquelle la connaissance des moyens de communication est acquise « en dehors de l'événement communicationnel », et dont l'objectif est de les « mettre en ordre » et de les « classer »⁷. En conséquence, les résultats de l'analyse phonologique ne peuvent être simplement assimilés à l'« effectuation des actes de communication », car il s'agit dans ce dernier cas d'un autre domaine d'objets, auquel est plus fidèle une analyse orientée vers l'événement communicationnel telle celle menée par Bühler et donc aussi par Schmitt, qui recourent à une description fondée sur la psychologie de la *Gestalt*.

Ce n'est que tout récemment que le rôle de la physiologie acoustique indiqué par Bühler a fait l'objet d'une étude expérimentale. Walter F. Sendlmeier (1985) a pu montrer que la capacité à décomposer les mots en sons isolés dépend largement de la familiarité avec un système d'écriture alphabétique et que, dans l'évaluation de ressemblances entre mots, les polysyllabes en particulier sont rapprochés sur la base d'indices globaux⁸. Sendlmeier en vient à la conclusion que le processus de perception peut être dominé aussi bien par des modes d'appréhension globaux qu'analytiques, et pose qu'

« on peut fournir une description plus adéquate de la reconnaissance auditive des mots dans la vie quotidienne en partant du fait que des principes gestaltistes viennent à y opérer et que des unités plus larges que les traits distinctifs ou les phonèmes jouent un rôle central dans le traitement. » (*ibid.*, 74)

⁷ « L'établissement d'oppositions distinctives est [...] en premier lieu une étape d'une suite de manipulations, qui débute avec la préparation du matériel de départ au moyen d'une transcription phonétique, et qui s'achève avec la constitution d'un artefact théorique nommé *phonème*. Le critère fonctionnel auquel il est fait recours, que ce soit à titre de phénomène collatéral ou de complémentarité distributionnelle, vaut comme instrument au sein d'une méthodologie. Cet instrument est construit selon des principes qui sont d'emblée acceptés comme des axiomes pourvus de sens pour la linguistique. On compte par exemple parmi ces axiomes le principe saussurien de linéarité et la priorité de la distinction sur l'identification » (Ungeheuer, 1970,78).

⁸ Le débat mené par Bühler avec la phonologie de Trubeckoj suscite à nouveau depuis ces dernières années un intérêt croissant. Cf. Meyer-Kalkus (2001) et surtout Friedrich (2004a, b).

Il apparaît toutefois que le concept bühlerien de physionomie acoustique traite bien de l'identification des vocables, mais que l'auteur n'associe pas ce qui est spécifiquement physiognomonique au mot dans sa totalité, mais seulement à son versant acoustique. De manière analogue, les expériences de Sendlmeier ne mettaient en œuvre que des logatomes. Bühler se livre de la sorte à une abstraction et une réduction de la situation, favorable à l'analyse, mais dont le résultat ne rend pas justice à la réalité telle que l'éprouve le locuteur. Les locuteurs natifs n'appréhendent pas les mots comme des physionomies sonores déconnectées du contenu sémantique, mais comme des « totalités sémantico-phonétiques » (Weisgerber, 1962, 209). Ce fait prend en compte le concept schmittien de geste sonore et, chez Heinz Werner également, auquel Ungeheuer se réfère dans la question des propriétés de gestalt physiognomoniques, la physionomie de mot maintient constamment un lien entre gestalt matérielle et signification.

Si on se penche de plus près sur cette intrication du signifié et du signifiant, nous sommes conduit à compléter le concept bühlerien de perception de mot en lui associant une articulation et une décomposition physiognomoniques du signifiant matériel guidée par la sémantique.

4. L'ARTICULATION PHYSIOGNOMONIQUE

Au centre de la « physiognomonie linguistique » de Werner⁹ se trouvent des vécus lexicaux qu'un point de vue extracommunicationnel considérera obligatoirement comme des conclusions fautives et des illusions, alors qu'ils correspondent à la relation naturelle que les locuteurs natifs entretiennent avec leurs moyens verbaux. Les recherches de Werner sont consacrées à des expériences au cours desquelles l'auditeur, le locuteur ou le lecteur, sous l'effet d'un processus actif de modélisation, en viennent à appréhender la matérialité du signe comme l'expression immédiate de ce qui est désigné. Les mots et aussi les phrases ne sont pas seulement perçus sous forme de gestalt, ils peuvent également, selon Werner, prendre, sur le plan optique, acoustique et moteur, l'apparence extérieure, soit la *physionomie*, de leur signification. Le modèle paradigmatique de cette approche physiognomonique est à ses yeux le visage, la physionomie humaine, dans la mesure où sa perception révèle de manière particulière nette la différence entre l'impression globale qualitative et l'analyse des caractéristiques partielles. Un visage ou une physionomie ne se révèlent pas à nous par des indices formels géométriques comme par exemple la mesure de la distance entre les yeux et la bouche. À la différence des totalités et des gestalts simples, un visage est déterminé par ses *traits* [Züge].

⁹ Cf. Werner, 1928, 1929, 1930, 1932a, 1932b.

Pour étudier plus précisément ce mode linguistique physiognomonique, Werner plaçait devant ses sujets des fiches où étaient imprimés des mots, et leur demandait d'appréhender les mots selon leur physionomie. Il fournissait la même consigne pour des mots révélés progressivement à l'aide d'un tachistoscope. Un sujet qui avait pour consigne d'appréhender le mot *hart*, « dur », imprimé sur une fiche, non pas de manière conceptuelle mais selon son expressivité physiognomonique, a fourni par exemple la réponse suivante au protocole :

« Dans un premier temps, j'éprouve (de manière directe) l'impression d'une organisation déterminée du corps, avec son centre dans le dos et le cou, que je ressens très fortement dans les cervicales supérieures. Cette organisation correspond exactement à l'image du mot et à sa signification, c'est dur comme de l'acier. Puis l'image de mot se désagrège pendant un moment. Mais je la récupère assez rapidement, en empoignant tout particulièrement le *h* et le *t*. Ce que j'avais d'abord perçu à l'intérieur de moi-même, c'est manifestement là, à cet endroit : une organisation orientée verticalement comme c'est le cas en moi. C'est à partir de là que je récupère l'image. Mais elle s'est maintenant clairement détachée de moi. Elle a son existence là, à l'extérieur, pour elle-même. Une substance de couleur claire, quelque chose de raide, un peu comme un piquet, d'anguleux aussi. » (Werner, 1932a, 53)

Dans son *Ausdruckstheorie*, « Théorie de l'expression », parue en 1933, Bühler (1933, 203) accueille favorablement la proposition terminologique de Werner d'appeler l'élément expressif *Gesicht*, « visage », « physionomie », parce qu'il renvoie à un domaine dans lequel les contenus perceptifs de tous les adultes ont conservé leur expressivité originare. Dans sa *Théorie du langage*, il soumit en revanche la physiognomonie du langage de Werner à une critique de principe. Selon Bühler, la « volonté expressive cultivée en laboratoire » qu'on trouve dans les expériences de Werner serait motivée par une soif d'intuition sensible, par ailleurs psychologiquement compréhensible, et une nostalgie d'un contact et d'une communication directs avec les objets sensibles. On notera ici que, dans son analyse, Bühler limite le domaine d'existence des physionomies de mot construites iconiquement à la seule expressivité verbale au sens d'une « prononciation soulignée ». Dans la structure du langage, il y a bien, selon l'auteur, quelques interstices et espaces de jeu pour une telle modélisation iconique de la substance phonique, mais le caractère limité des possibilités ne permettrait pas dans l'ensemble l'établissement d'un champ représentationnel cohérent¹⁰.

Face au regard que le linguiste porte sur le signe verbal, frayé par des connaissances sur l'histoire du langage et le système linguistique, la

¹⁰ Bühler (1934 : 195 sv. [2009 : 319 sv.]). Dans un travail ultérieur, Werner s'est efforcé de dissiper ce malentendu. Cf. Werner & Kaplan (1963 : 231).

physiognomonie wernérienne du langage doit toutefois être comprise comme une tentative de contribuer à la reconnaissance de ce lien plus spontané que le locuteur natif entretient avec les mots et les énoncés. Quelques linguistes ont également fait référence à plusieurs reprises à ce lien naturel. C'est ainsi que Jakobson (1965, 26) mentionne la « paysanne suisse allemande, qui aurait demandé pourquoi ses concitoyens français disent *fromage* : “*Käse* est pourtant bien plus naturel !” ». Georg von der Gabelentz (1891, 217) illustre le fait en question d'une anecdote sur un locuteur natif, qui fit savoir que « les Français sont des fous, ils appellent un Pferd *cheval* ! » L'axiome de l'arbitrarité du signe linguistique au sens du caractère aléatoire du lien entre signifiant matériel et signification est parfaitement fondé s'agissant du processus historique de formation lexicale. Pour des locuteurs natifs « non pervertis » par le savoir linguistique, il est notoirement sans valeur au regard du lexique déjà constitué. À l'intérieur d'une communauté linguistique, le lien entre signifié et signifiant est régi par la convention. Par conséquent, ces liaisons ne sont pas arbitraires pour les locuteurs individuels. Elles s'assimilent pour ainsi dire à ces emplois des outils langagiers.

Les phénomènes de modélisation traités par Werner tombent sous la catégorie de la « motivation secondaire » ou de la « symbolique sonore impressive ». Comme l'écrit Mario Wandruszka,

« [...] l'homme [...] ne cesse [...] d'établir une relation interne entre la forme phonétique du mot et la représentation mentale qui est y exprimée. L'homme qui apprend à sentir, à vouloir, à reconnaître dans les mots de la communauté linguistique qui l'accueille perçoit le monde à la manière d'un réaliste naïf : ce sont les choses elles-mêmes qui viennent à lui depuis la forme phonétique de leurs noms, elles sont enfermées dans cette forme phonétique et dans nulle autre. Les choses s'appellent ainsi parce qu'elles sont ainsi, elles sont ainsi parce qu'elles s'appellent ainsi. » Cette situation relève de « l'essence du langage », et confère « d'abord à la formulation existant dans la langue maternelle sa nécessité interne, une sorte d'irrévocabilité [...], qu'on peut toutefois éprouver par la suite dans une langue étrangère, de sorte que tel ou tel mot étranger paraisse à quelqu'un plus adéquat, plus heureux dans son phonétisme, qu'un mot à peu près correspondant de la langue maternelle. » (1954, 233)

Par cette dernière remarque, Wandruszka met en évidence la fonction de filtre exercée par le signifiant matériel. Les possibilités de modélisation limitées d'un signifiant matériel donné se concentrent sur un aspect particulier du signifié. Claude Lévi-Strauss rend compte de la monochromie de ses représentations conceptuelles à l'intérieur d'une langue :

« Pour moi qui ai parlé exclusivement anglais pendant certaines périodes de ma vie, sans être pour autant bilingue, *fromage* et *cheese* veulent bien dire la même chose, mais avec des nuances différentes ; *fromage* évoque une certaine lourdeur, une matière onctueuse et peu friable, une saveur épaisse.

C'est un mot particulièrement apte à désigner ce que les crémiers appellent « pâtes grasses » ; tandis que *cheese*, plus léger, plus frais, un peu aigre et s'escamotant sous la dent (*cf.* forme de l'orifice buccal), me fait immédiatement penser au fromage blanc. Le « fromage archétypal » n'est donc pas le même pour moi, selon que je pense en français ou en anglais. » (1960, 107)

Chez Werner, cette fonction de filtre exercée par le signifiant matériel est rendue évidente par la comparaison interlangue directe entre des sujets allemands et français. « L'allemand *Holz*, ça se fend, ça se réduit en copeaux, c'est un bois tendre et peu dense. Il y en a qui le présentent sous la forme d'une branche. » Le mot français *bois* « a au contraire quelque chose de dur, de dense, de *résistant*¹¹ », dit un sujet. C'est comme une planche rabotée, presque polie » (Werner, 1929, 353).

Selon Ungeheuer, le fait que ce genre d'interprétations tirées du matériel des signes rencontre un nombre équivalent de contre-exemples n'invalide pas la physiognomonie verbale de Werner, car elle a été conçue en contraste net aux théories matérialistes de l'expression, qui se basent traditionnellement sur des relations sémantiques rigides. Pour Werner (1932a, 7), l'expressivité « n'est pas compréhensible en soi, mais seulement à partir d'une totalité englobante, d'un contexte situationnel idéal, systématique, ou encore concret, dont cette expression est une partie. » La voyelle [i] peut, par exemple, selon le contexte représenter la clarté, la petitesse, la vitesse, le caractère acéré, etc. L'arrière-plan de ce lestage sémantique des sons verbaux est formé par les qualités intermodales évoquées ci-dessus, dont le son verbal est intimement entretissé, et qui confèrent de même leur marque caractéristique aux ressentis articulatoires et à la forme des lettres (*cf.* Ertel, 1969 et Volke, 2007). Le son verbal possède de la sorte « une association synesthésique qui lui confère une nuance sémantique *immédiate* » au sens de Jakobson (Jakobson & Waugh, 1980, 284).

On trouve d'autres exemples des modélisations étudiées par Werner chez Karl Leonhard (1931) ou Michel Leiris (1948), ainsi que dans d'innombrables contributions au concours international du « plus beau mot allemand » lancé en 2004 (Limbach, 2005). Ludwig Wittgenstein découvre dans ses *Investigations philosophiques* que « le nom "Schubert" convenait aux œuvres de Schubert et à son visage » (2004, 303), et fournit en l'occurrence matière à réflexion :

« Le visage familier d'un mot, l'impression que ce mot recueille en lui-même sa signification, qu'il est un portrait de sa signification –, il pourrait y avoir des hommes à qui tout cela serait étranger. (Il leur manquerait l'attachement à leurs mots.) » (*ibid.*, 307)

¹¹ En français dans le texte. (Ndt.)

De toute évidence, ce n'est pas seulement au niveau du morphème que se manifeste le besoin d'articuler le signifiant matériel de manière à le rendre transparent et interprétable, qu'on observe une « tendance à la forme », dont les réinterprétations et reformations de l'étymologie populaire sont des manifestations bien connues. On observe déjà en deçà du seuil morphologique une décomposition visant à la sémantité, en quelque sorte une *articulation physiognomonique* du signifiant matériel. Les développements précédents mettent en évidence trois différences entre cette articulation physiognomonique et l'étymologie populaire.

1. L'articulation physiognomonique se produit sans intervenir sur la construction phonématique du signifiant matériel. Les membres apparaissent comme des « particularités » notiono-phonétiques de l'ensemble et font apparaître un « relief » tout en préservant l'organisation phonématique (Ipsen, 1926, 446).

2. La transparence du mot ne vise pas prioritairement à son intégration morphématique dans une famille de mots connue, mais à formater l'unité sémiotique de façon à la charger de sens jusqu'au niveau des sons isolés.

3. La transparence ainsi obtenue présente un caractère fortement subjectif.

Du point de vue systématique, la place de ces « mimologiques » (Genette, 1976) n'est pas le cabinet de curiosités des opinions sur le langage, il s'agit d'« un deuxième ordre, défini par des différenciations subjectives », déjà thématiqué par Ferdinand de Saussure, un ordre qui se manifeste derrière celui « défini par des différences et des valeurs systématiques », et dans lequel « un seul et même son [...] apparaît investi, selon tout un jeu de distributions associatives, par des impressions et des évaluations d'une toute autre nature » (Fehr, 2000, 163) en fonction du contexte.

5. CONCLUSION

Tout bien pesé, le recours aux résultats de la *Ganzheitspsychologie* et de la *Gestalt* préconisé par Ungeheuer rend accessible un appareil conceptuel qui répond à l'exigence d'une approche communicationnelle orientée vers le vécu de l'auditeur, et qui permet de fournir une appellation différenciée aux principaux modes holistiques d'appréhension.

Se trouve ainsi ouvert un horizon de phénomènes, sur lequel les attributs auditifs apparemment non pertinents en description phonétique auditive prennent sens en tant qu'ils caractérisent des qualités de forme physiognomoniques. Le lien établi avec le concept bühlérien de physionomie acoustique conduit simultanément à reconnaître qu'il faut aussi prendre en compte l'effet produit par le soulignement prosodique du versant signifié si l'on veut obtenir une description phonético-phénoménologique complète de

la manière dont le mot est auditivement présent. « Le concept, dit Humboldt (1974, 248 [1994, 478]), est aussi peu susceptible de s'émanciper du mot que l'homme l'est de répudier les traits de son visage. »

Traduit par Didier Samain

BIBLIOGRAPHIE

- BÜHLER K. (1909), «Über das Sprachverständnis vom Standpunkt der Normalpsychologie aus», in *Bericht über den 3. Kongress über experimentelle Psychologie in Frankfurt a. Main vom 22. bis 15. April 1908*, Leipzig, Barth, 94-130.
- BÜHLER K. (1931), «Phonetik und Phonologie», in *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 4, Nendeln, Kraus-Thomson, 1968, 22-53.
- BÜHLER K. (1932), «Das Ganze der Sprachtheorie. Ihr Aufbau und ihre Teile», in *Bericht über den 12. Kongreß der Deutschen Gesellschaft für Psychologie* (Hamburg 1931), Jena, G. Fischer, 95-122.
- BÜHLER K. (1933), *Ausdruckstheorie. Das System an der Geschichte aufgezeigt*, Jena, G. Fischer.
- BÜHLER K. (1934), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, G. Fischer.
- BÜHLER K. (1936), «Psychologie der Phoneme», in *Proceedings of the International Congress of Phonetic Sciences 2*, 1935, Cambridge, University Press, 162-169.
- BÜHLER K. (2009 [1934]), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, trad. de D. Samain, Marseille, Agone.
- ERTEL S. (1969), *Psychophonetik. Untersuchungen über Lautsymbolik und Motivation*, Göttingen, Hogrefe.
- FEHR J. (2003), «Einleitender Kommentar», in Ferdinand de Saussure, *Linguistik und Semiologie. Notizen aus dem Nachlaß, Texte, Briefe und Dokumente*, J. Fehr (éd.), Frankfurt/Main, Suhrkamp, 17-226. (2. Ed.)
- FEHR J. (2000), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, trad. par Pierre Causat, Paris, PUF.
- FRIEDRICH J. (2004a), «Der Phonembegriff bei Karl Bühler. Ein Plädoyer für einen formalen, philosophischen Begriff des Phonems», in G. Hassler & G. Volkmann, eds, *History of Linguistics in Texts and Concepts II*, Münster, Nodus Publikationen, 739-750.
- FRIEDRICH J. (2004b), «Les idées phonologiques de Karl Bühler». In J. Friedrich & D. Samain (éds), *Karl Bühler, sciences du langage et mémoire européenne. Histoire, Epistémologie, Langage*, Complément électronique N° 2. <http://htl.linguist.jussieu.fr/num2/num2.htm>
- GABELENTZ G. (1891), *Die Sprachwissenschaft. Ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, Leipzig, Weigel.

- GENETTE G. (1976), *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil « Essais ».
- GENETTE G. (2001), *Mimologiken. Reise nach Kratilien*, trad. par M. von Killisch-Horn, Frankfurt a. M., Suhrkamp.
- HUMBOLDT W. von (1994 [1830-1835]), « Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts », *Werke in fünf Bänden*, Band III. *Schriften zur Sprachphilosophie*, A. Flitner & K. Gieléd., Stuttgart, Cotta, 368-756.
- HUMBOLDT W. von (1974 [1839]), « La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine ou Introduction à l'œuvre sur le kavi », *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, trad. et introd. par P. Caussat, Paris, Seuil, 143-420.
- IPSEN G. (1926), *Zur Theorie des Erkennens. Untersuchungen über Gestalt und Sinn sinnloser Wörter*, München, Beck.
- JAKOBSON R. & WAUGH L.R. (2002[1979]), *The Sound Shape of Language*, Berlin / New-York / Amsterdam, Walter de Gruyter.
- JAKOBSON R. & WAUGH L. (1980), *La charpente phonique du langage*, trad. de A. Kihm, Paris, Minuit.
- JAKOBSON R. (1965), « A la recherche de l'essence du langage », *Diogène*, 51, 22-38.
- LEIRIS M. (1948), *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard.
- LEONHARD R. (1931), *Das Wort*, Berlin, Graetz.
- LÉVI-STRAUSS C. (1958), *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS C. (1977), *Strukturelle Anthropologie I*, trad. de Lévi-Strauss (1958), par H. Naumann, Frankfurt a. M., Suhrkamp.
- LIMBACH J. (éd.) (2006), *Das schönste deutsche Wort. Liebeserklärungen an die deutsche Sprache*, Freiburg / Basel / Wien, Herder.
- METZGER W. (2001[1941]), *Psychologie. Die Entwicklung ihrer Grundannahmen seit der Einführung des Experiments*, Wien, Krammer.
- MEYER-KALKUS R. (2001), *Stimme und Sprechkünste im 20. Jahrhundert*, Berlin, Akademie-Verlag.
- SCHMITT A. (1936), « Die Schallgebärden der Sprache », *Wörter und Sachen. Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung*, 17, 57-98.
- SCHMITT A. (1938), « Über den Begriff des Lautes », *Archiv für vergleichende Phonetik II*, 65-77 ; 161-176.
- SCHMITZ H. (1968), *Subjektivität. Beiträge zur Phänomenologie und Logik*, Bonn, Bouvier.
- SENDLMEIER W. (1985), *Psychophonetische Aspekte der Wortwahrnehmung*, Hamburg, Buske.
- TRUBEZTKOY N.S. (1929), « Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme », *Travaux du Cercle Linguistique de Prague 1*, Nendeln, Kraus-Thomson, 1968, 39-67.

- UNGEHEUER G. (1970) «Kommunikative und extrakommunikative Betrachtungsweisen in der Phonetik», in *Proceedings of the 6th International Congress of Phonetic Sciences* (Prague 1967), Prag, Academia Publishing House, 73-86.
- UNGEHEUER G. (1971), «Zum Problem der auditiven Attribute. Einige ältere Autoren», in L. Hammerichm éd., *Form & substance : Phonetic and Linguistic Papers presented to Eli Fischer-Jørgensen*, Kopenhagen, Akad. Forl., 109-122.
- UNGEHEUER G. (1993), *Phonetik und angrenzende Gebiete. Miscellaneen, Fragmente, Aufzeichnungen aus dem Nachlaß*, W.H. Vieregge & J. Göschel (eds.), Stuttgart, Steiner.
- UNGERER F. & SCHMID H.J. (1996), *An Introduction to Cognitive Linguistics*, London / New York, Longman.
- VOLKE S. (2007), *Sprachphysiognomik. Grundlagen einer leibphänomenologischen Beschreibung der Lautwahrnehmung*, Freiburg / München, Alber.
- WANDRUSZKA M. (1954), «Ausdruckswerte der Sprachlaute», *Germanisch-Romanische Monatschrift* IV, 231-240.
- WEISGERBER L. (1962), *Grundzüge der inhaltsbezogenen Grammatik*, Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann.
- WERNER H. (1928), «Über allgemeine und vergleichende Sprachphysiognomik», *Bericht über den 10. Kongreß für experimentelle Psychologie*, Göttingen / Bern / Wien, Hogrefe, 84-186.
- WERNER H. (1929), «Über die Sprachphysiognomik als einer neuen Methode der vergleichenden Sprachbetrachtung», *Zeitschrift für Psychologie*, 109, 337-363.
- WERNER H. (1930), «Die Rolle der Sprachempfindung im Prozeß der Gestaltung ausdrucksmäßig erlebter Wörter», *Untersuchungen über Empfindung und Empfinden II*, H. Werner (éd.), *Zeitschrift für Psychologie*, 117, 230-254.
- WERNER H. (1932a), *Grundfragen der Sprachphysiognomik*, Leipzig, Barth.
- WERNER H. (1932b), «Sprache als Ausdruck», *Bericht über den 12. Kongreß der Deutschen Gesellschaft für Psychologie*, Göttingen / Bern / Wien, Hogrefe 201-210.
- WERNER H. (1966), «Intermodale Qualitäten (Synästhesien)», in W. Metzger (éd.), *Handbuch der Psychologie*, Band 1, Göttingen, Hogrefe, 278-303.
- WERNER W. & KAPLAN B. (1963), *Symbol Formation. An Organismic-Developmental Approach to Language and the Expression of Thought*, New York / London / Sydney, Wiley.
- WERTHEIMER M. (1960), «Studies of some Gestalt Qualities of Words», in F. Weinhandl (éd.), *Gestalthaftes Sehen*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 399-405.
- WITTGENSTEIN L. (2004), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.